

Orthodoxie et hétérodoxie linguistiques et stylistiques en Belgique francophone

ANDRÉ BÉNIT

Universidad Autónoma de Madrid

Dans *Le Siège de Bruxelles*, Jacques Neiryneck, qui imagine la capitale européenne envahie par une milice flamande -ce qui explique qu'il s'exprime au passé-, caricature de la sorte la situation linguistique de la ville:

Le langage à Bruxelles n'était plus le dialecte flamand sans être devenu le français ou le néerlandais. Il flottait entre plusieurs langues, car sous les apparences du français se retrouvaient l'accent, la syntaxe et le vocabulaire du dialecte flamand original, des apports hispaniques datant de l'occupation espagnole trois siècles plus tôt, les ajouts de l'enseignement obligatoire du néerlandais durant le XXe siècle, l'invasion soumoise de l'anglais pratiqué par les fonctionnaires européens: peu de populations ont été exposées à un tel salmigondis linguistique¹.

Dans les histoires plus ou moins anecdotiques, parfois amusantes, qu'ils aiment à se raconter sur leurs «cousins» francophones, les Français décrivent leurs voisins du Nord notamment comme des êtres un peu rustres et incapables de s'exprimer correctement dans la langue de Molière. Ainsi, il est encore des «Hexagonaux» qui s'imaginent que les habitants du plat pays parlent un idiome bizarre, difficilement descriptible, appelé le belge! A leur décharge, confessons tout de même que les Belges ne sont pas tout à fait innocents et étrangers à certaines de ces descriptions: des oeuvres littéraires et quelques chansons ont sans aucun doute aidé à élaborer cette caricature.

S'ils ont entendu certains comiques français, ces mêmes métropolitains seront tout aussi convaincus de l'existence d'un accent belge mythique, celui des Flamands parlant français ou des Bruxellois «bilingues». Notons que l'accent de ces «imitateurs» remonte à une certaine paralittérature bruxelloise du début du siècle². Or, il existe, à

1. Neiryneck, J. (1996; cité par G. Lebouc, 1998, p. 11).

2. *La famille Kaekebroeck* de Léopold Courouble (1902); *Les fables de Pitje Schramouille*, vers et proses (1923), coulés dans l'argot des Marolles par Kervyn de Marcke ten Driessche. «Il faut remarquer que ces manifestations de théâtre populaire ont donné lieu à quelques oeuvres

côté de cet accent d'une frange de la population bruxelloise, d'autres accents allant du picard au liégeois, tout comme il existe en France une multiplicité d'accents régionaux³.

Les linguistes et les grammairiens le reconnaissent désormais, l'image d'un français unitaire n'est qu'une fiction car, dans la pratique quotidienne, la langue française varie en fonction de nombreux paramètres. Et pourtant, beaucoup de francophones périphériques, obsédés par la norme du *Bon Usage*, ressentent encore leurs pratiques comme frisant l'illégitimité, et vivent en état d'insécurité linguistique. Divers travaux de sociolinguistique⁴ soulignent cet inconfort qui caractérise les relations que nombre de francophones belges entretiennent avec leur langue maternelle.

Certes, agencer les particularités du français de Belgique en un tout compact n'est point aisé. Car, malgré l'exiguïté de la francophonie belge, «en matière de parler(s) belge(s), le pluriel s'impose»⁵. En outre, l'absence de frontière naturelle ainsi que les échanges commerciaux et culturels entre le sud de la Belgique et les départements du nord de la France font que leurs habitants partagent plusieurs écarts par rapport à la norme parisienne. La frontière politique n'a ici que peu de sens linguistique.

Sans doute est-ce sur le plan lexical que les particularités du français parlé par les Belges -toute généralisation se révèle dangereuse!- sont les plus faciles à appréhender et les plus utiles à signaler. Pour les francophones «étrangers», les pièges tiennent principalement à un lexique propre contenant des mots étrangers au français de France ainsi que des faux amis.

La frontière linguistique traversant la Belgique de part en part, il est normal que les deux principales langues officielles du royaume se soient contaminées. Ainsi, si le flamand compte un nombre significatif de «francésismes», le français de Belgique est, pour sa part, truffé de termes ou de tournures d'origine flamande, et cela dans de nombreuses régions. Certains flandricismes sont passés en français de Wallonie via le wallon, tel le mot *dringuelle*, du flamand *drinkgeld* («argent pour boire»⁶), fréquemment employé en Wallonie, à côté du *matabiche* d'origine portugaise, avec le sens de *pourboire*.

majeures, comme ces pièces bruxelloises à grand succès que sont *Bossemans et Coppenolle* et surtout *Le mariage de Mademoiselle Beulemans* de J.-F. Fonson et F. Wicheler. Créée en 1910, elle n'a pas cessé, depuis, d'être reprise et montée un peu partout. Elle connut, dès le début de sa carrière, un accueil triomphal à Paris, où elle fut représentée dans non moins de douze théâtres. Elle fut adaptée au cinéma et même traduite maintes fois, alors que forcément la traduction ne pouvait pas faire justice aux particularismes linguistique auxquels elle doit l'essentiel de son efficacité comique (J. De Decker, 1997, p. 36). Sans doute ces oeuvres sont-elles en partie responsables de la caricature qui est faite du français de Belgique.

3. Consulter J.-M. Klinkenberg, 1995, p. 6.

4. Nous nous basons essentiellement sur les travaux de Martine Garsou, une Wallonne installée à Bruxelles, et de Dominique Lafontaine, qui travaille au Service de Pédagogie expérimentale de l'Université de Liège (voir Bibliographie).

5. Lafontaine, D., 1991, p. 33.

Mais c'est surtout à Bruxelles et dans son agglomération que les belgicisms sont les plus fréquents. Le problème de Bruxelles est, il est vrai, des plus complexes.

Ville originellement thioise, située en pays flamand, la capitale de la Belgique et de l'Europe, qui s'est rapidement francisée au XIXe siècle et plus spectaculairement encore au XXe siècle, compte aujourd'hui une population majoritairement francophone. Ville de services, elle est quotidiennement envahie par des *navetteurs* (banlieusards) wallons et flamands qui y apportent leurs accents et leurs expressions; pour des raisons historiques et professionnelles, elle est donc une ville de brassage et de contacts linguistiques⁶. De tous ces échanges -sans compter les mariages mixtes-, il résulte que beaucoup de termes wallons ou flamands sont parfaitement connus, voire utilisés, à Bruxelles et qu'inversement, beaucoup de termes bruxellois sont compris en Wallonie et en Flandre.

Rien d'étonnant à ce que les francophones de Belgique, les Bruxellois en tête, soient en proie à un certain malaise linguistique! La description faite par Jacques Neiryndck, qui présente le langage bruxellois comme un véritable *sabir*, n'est évidemment point faite pour les rassurer.

Les enquêtes réalisées récemment l'indiquent avec clarté: nombre de francophones de Belgique nourrissent un complexe d'infériorité linguistique, non exempt d'ambiguïté il est vrai⁷, à l'égard du français tel qu'il serait parlé et écrit en France où, en matière linguistique et plus généralement culturelle, Paris légifère. N'est-ce pas en effet dans la capitale française que se définit ce qui est légitime ou non, acceptable ou non, «français» ou régional⁸?

Ces études montrent aussi le taux faible de différence «objective» entre *le* français hexagonal et *celui* de Belgique où la plupart des locuteurs s'accrochent à «une norme intermédiaire, qui ne leur a jamais été explicitement enseignée: il existe donc un bon usage des francophones de Belgique, qui n'est pas exactement celui du XVI^e arrondissement»⁹. C'est donc avant tout dans l'imaginaire linguistique des locuteurs francophones de Belgique que persiste le sentiment que la France et la Belgique sont encore «deux pays qu'une même langue sépare»¹⁰.

Que les francophones de Belgique se trouvent, vis-à-vis de la France, dans une position de dominés linguistiques -et culturels- semble incontestable. Toutefois, face à la variété considérée comme la plus prestigieuse (un français normatif appelé, selon les terminologies, *standard*, *central*, *de référence*, *légitime*, voire *de France*), les membres d'un groupe de locuteurs dominés peuvent, on le sait, adopter au moins deux attitudes opposées:

6. *Ibid.*, p. 14.

7. On notera que ce sont principalement les jeunes et, curieusement peut-être, les locuteurs les plus instruits et donc les plus aptes à s'exprimer dans un français proche ou identique à celui des métropolitains qui rejettent l'idée d'infériorité du belge ainsi que la soumission linguistique à la France (Garsou, M., p.22).

8. Lafontaine, D., 1997, p. 384.

9. Klinkenberg, J.-M., 1995, p. 6.

10. Francard, M., 1997, p. 233.

ils reconnaissent le prestige de la variété dominante et le faible prestige relatif de leur façon de parler, ou ils [...] travaillent à un renversement de la hiérarchie des valeurs habituelles en faisant de l'instrument de la honte l'emblème de leur fierté ou de leur identité¹¹.

Il en est de même de la stratégie des agents culturels qui consiste à conquérir de la légitimité via l'acculturation, ou tout au moins en flirtant avec le milieu parisien, ou, au contraire, via la souveraineté¹².

Certes, la sujétion linguistique et partant culturelle à la France, qui va généralement de pair avec un mépris pour les productions et les façons de parler perçues comme «régionales» et non légitimes, est une attitude encore courante. Il est cependant des signes permettant de croire en l'affleurement de normes propres à la francophonie belge -les belgismes perçus comme corrects ou *de bon aloi*-, différentes des normes françaises et des usages populaires.

Cette évolution, dont on trouve également des manifestations dans d'autres aires francophones (notamment au Québec), annonce peut-être la concrétisation de cette francophonie «plurielle» à laquelle rêvent les marches de l'Hexagone. Car l'avenir du français, en Wallonie ou ailleurs, passe indéniablement par une légitimation des productions culturelles et des variétés linguistiques hors Hexagone qui seule pourra donner aux Wallons, comme aux autres communautés périphériques, le sentiment d'être des francophones à part entière¹³.

Lot des collectivités périphériques, l'insécurité linguistique conditionne incontestablement la production de leurs littératures. Ajoutons que le choix de la langue d'expression n'est pas commode pour leurs écrivains: doivent-ils s'exprimer dans une variété linguistique prestigieuse mais que leur public cible ressentira comme exogène; ou leur faut-il utiliser une variété linguistique plus familière mais non porteuse de légitimité symbolique¹⁴?

Ainsi, la vie intellectuelle et culturelle des francophones de Belgique est depuis toujours conditionnée par l'attitude à adopter à l'égard de la mère patrie linguistique. Les écrivains, désireux de se voir légitimés, y sont inévitablement ballottés entre des sentiments centripètes et centrifuges¹⁵.

Certes, la situation en Belgique francophone, où le français ne peut être considéré comme une langue «coloniale», n'est en rien comparable à celle des régions où il s'est imposé ou fut imposé à d'autres parlars. Et pourtant, le problème de la langue d'écriture y est au centre de tous les débats littéraires, non seulement dans la phase dite *dialectique* -celle qui débute à la fin des années 60- mais déjà lors des phases précédentes. C'est en effet la langue qui sert d'argument principal aux théoriciens des deux premières

11. Lafontaine, D., 1991, p. 33.

12. Klinkenberg, J.-M., 1995, p. 7.

13. Francard, M., pp. 236-237.

14. Klinkenberg, J.-M., 1989, p. 65.

15. Voir J.-M. Klinkenberg (1989, 1991, 1995, 1997).

périodes, dites *centripète* et *centrifuge*, pour affirmer tantôt l'identité belge tantôt l'identité française de la production littéraire.

Cette question se manifeste sur le plan des pratiques par un balancement, voire un flottement, entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie stylistiques. Selon les époques, tributaires de facteurs notamment historiques, les écrivains penchent pour l'un ou l'autre de ces remèdes au problème de l'insécurité linguistique et culturelle.

Un tel va-et-vient a produit en gros deux types d'écriture ou deux attitudes qui ne sont contradictoires qu'en apparence: le désir de châtier la langue «aboutit en effet souvent à l'emploi de locutions et de tournures senties comme légitimes, mais dont la fonction stylistique -en dehors d'affirmer la conscience de la norme- n'est pas évidente»¹⁶.

La première solution -dite *classique*- domine, comme il est notoire, la période qui va des années folles aux *Golden sixties*, et se caractérise par l'excès de contrôle qui débouche généralement sur un purisme de la langue¹⁷, lequel s'accompagne souvent du classicisme des formes et de la surévaluation du modèle français¹⁸.

A l'époque, l'intensification des revendications flamandes rend plus manifeste que jamais la nature dualiste du royaume, partant l'impossibilité d'une éventuelle synthèse culturelle. La Belgique romane de Maeterlinck ne sera donc pas. L'officialisation du monolinguisme des régions et la fin de l'homogénéité linguistique des élites contraignent les écrivains francophones à redéfinir leur statut: puisque leurs oeuvres sont écrites en français, elles ne peuvent être que françaises... Ce désir d'assimilation à l'institution parisienne sera théorisée et ratifiée le 1^{er} mars 1937 par les signataires du manifeste du *Groupe du lundi* -parmi lesquels, de façon plutôt surprenante, se trouvent des Flamands tels Hellens, Gevers et de Ghelderode.

L'autre solution, celle qui prévaut de l'indépendance de la Belgique à la Première Guerre mondiale et revient en force dans les années soixante, nous intéresse davantage. Car cette tendance, celle des *irréguliers du langage*, se caractérise par une revendication identitaire via le rejet de la norme et l'expérimentation tous azimuts. Ici, les écrivains cherchent «secours dans une artisterie verbale qui chantourne la langue»¹⁹, ce que d'aucuns ont appelé «surécriture» ou «trip de langage»²⁰.

Exilé à Bruxelles en 1864, Charles Baudelaire écrira, sans nulle compassion, dans «Les panégryques du roi»: «Tout le monde, ici, parle un français ridicule»²¹. «Épaisseur

16. Klinkenberg, J.-M., 1997, p. 407.

17. Pour désigner ce type de pratique, Jacques Pohl parle de «belgicisms de refus» (p.85).

18. En littérature, ce courant a pu produire des écoles comme les très maurassiens *Cahiers Mosans*, mais aussi des oeuvres très réussies comme *Tempo di Roma* d'Alexis Curvers, ou *Saint Germain ou la négociation* de Francis Walder, qui obtint le Goncourt et dont le style fait penser à celui du duc de Saint Simon (Klinkenberg, J.-M., 1997, p. 406).

19. Piron, M. (cité par J.-M. Klinkenberg, 1997, p. 406).

20. Klinkenberg, J.-M., 1991, p. 195.

21. Baudelaire, Ch., 1868, p. 237.

monstrueuse de la langue, chez plusieurs, ce qui engendre une prononciation pâteuse et sifflante»²², dit-il dans «Pauvre Belgique!», où il affirme par ailleurs qu’

On ne sait pas le français, personne ne le sait, mais tout le monde affecte de ne pas savoir le flamand. C’est de bon goût. La preuve qu’ils le savent très bien, c’est qu’ils engueulent leurs domestiques en flamand²³.

Pour un Parisien cultivé comme Baudelaire, le français parlé au XIXe siècle par les élites bruxelloises et flamandes diffère sensiblement du français de Paname. Il n’est pas le seul à le penser ni à le dire. Cette observation, on la retrouve également chez les premiers commentateurs des littératures francophones: ainsi, dès 1897, Virgile Rossel soulignait-il «l’infériorité linguistique» de la Belgique, de la Suisse et du Canada français. Quatre ans plus tard, c’est au tour du Belge Octave Maus de critiquer le langage de ses compatriotes dont l’expression quotidienne est viciée -«Nous n’avons qu’une notion approximative et souvent inexacte de la valeur des mots; nous les employons au petit bonheur avec un sérénité drolatique; nous subissons le règne de l’à-peu-près, de l’à-côté, de l’approchant»- et dont la littérature grouille «de mots employés à contresens, d’accouplements de vocables démesurément allongés». «Tout dialogue entre un Français et un Belge est, à cet égard, caractéristique»²⁴!

Il est vrai que, dès ses débuts, la littérature belge se distingue par l’emploi d’une langue audacieuse, combien différente de celle que l’on écrit en France. Dans sa «Préface du hibou» à *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d’Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et d’ailleurs* (1867-1868), le Bruxellois Charles De Coster recommande aux écrivains francophones des provinces éloignées de Paris de rendre vigueur à une langue par trop académique, une langue que les gens de lettres finiront «par user à force de la polir»²⁵.

Ainsi, De Coster, qui désirait que «chaque peuple conserve sa langue et son patois, ne fût-ce que pour se souvenir qu’il est lui et non pas un autre. Une langue pour tout le monde, mais aussi ma langue à moi. J’y tiens»²⁶, se forgera-t-il une langue originale, toute personnelle, teintée d’archaïsme et de modernisme, qui donne à *La légende* sa valeur intemporelle. A une oeuvre qui dénonce l’oppression et l’intolérance seule convenait assurément une langue affranchie.

C’est [donc] avec un gai luron que les lettres belges de langue française font leur entrée dans la littérature mondiale. Thyl Ulenspiegel [...] est un joyeux drille tout autant qu’un héros de la liberté et une figure hautement symbolique. [...]. Il est la quintessence de l’espièglerie, puisque c’est à lui que l’on doit le mot espiègle et son dérivé. Il donne le

22. Baudelaire, Ch., 1976, p. 829.

23. *Ibid.*, p. 874.

24. Pour ces citations et d’autres, consulter J.-M. Klinkenberg, 1997, p. 405.

25. De Coster, Ch., pp. 14-15.

26. Cité par R. Trousson, p. 123.

ton, en quelque sorte, et la littérature belge s'en ressentira. Il n'est pas pour autant un écervelé, ni un niais. Le fils de Claes et l'amoureux de Nele a aussi ses moments de détresse et de gravité. Son humour a son envers, ses saillies leurs obscurités. Il ouvre la voie à la culture du rire telle que les écrivains belges la conçoivent: non comme une échappatoire ou une esquivé aux épreuves de l'existence, mais comme une arme contre celles-ci, et un instrument de dérision²⁷.

Certes, dans les décennies qui suivirent l'indépendance du pays, d'aucuns purent être fortement séduits, au royaume des Léopold I et II, par la chimère d'une langue nationale belge. Toutefois, le français, langue de l'aristocratie et de la bourgeoisie (flamandes et wallonnes) au pouvoir, est alors considérée comme la plus apte à exprimer une sensibilité nationale où se fonderaient les génies latin et nordique. Les sentiments vis-à-vis de la langue sont déjà ambivalents, car le français, langue maternelle des classes dominantes, symbolise aussi une culture étrangère par trop pesante.

En 1893, l'Anversois francophone Max Elskamp, tiraillé entre son «appartenance nordique et les exigences d'un code culturel pensé «là-bas»²⁸, avoue à Henri van de Velde ne plus être «sûr de savoir une langue»; regrettant que «le belge n'existe point», il se demande s'il n'eût pas été plus simple de parler l'idiome de la région où il vit! Selon Marc Quaghebeur, ce qu'il pose avec évidence, c'est «le sentiment d'étrangeté dans sa propre langue qui est essentiel à l'écriture de nos provinces et ne s'est pas démenti jusqu'à présent, la nouvelle génération incluse»²⁹.

A la même époque, quelques écrivains, dont Emile Verhaeren - à qui nous devons l'adjectif *tentaculaire*- soucieux de «faire souffrir cette langue»³⁰ afin que la phrase «devienne chose vivante par elle-même»³¹, créeront, une espèce d'idiome «barbare» que ses adeptes nommeront le *style coruscant* et ses détracteurs, défenseurs d'un usage plus normatif, le *macaque flamboyant*³²! Analysant le «babélisme» de *La nouvelle Carthage* de Georges Eekhoud, Jean-Paul de Nola signale que

27. De Decker, J., p. 38.

28. Quaghebeur, M., 1982, p. 44.

29. *Ibid.*, pp.44-45.

30. Verhaeren, E.: «Un réveil», *Poèmes en prose* (1887-1892), p. 88.

31. Verhaeren, E.: «Le symbolisme», *Art Moderne*, n° du 24 avril 1889 (cité par Ch. Berg, pp. 183-184).

32. C'est ainsi qu'Albert Giraud le définira:

«Le Macaque Flamboyant

Nous proposons d'appeler ainsi le nouvel idiome instauré chez nous par un groupe de jeunes écrivains d'une spontanéité redoutable.

Le MACAQUE FLAMBOYANT est fondé sur l'ignorance absolue de la grammaire, de la syntaxe et de la langue, sur le culte du barbarisme, du solécisme, du flandricisme, du wallonisme, du contre-sens, du non-sens et du pataquès. Ce nouvel idiome est appelé MACAQUE parce qu'il singe les défauts des mauvais écrivains français, et FLAMBOYANT parce qu'il revêt ces défauts d'une lumière éblouissante» (cité par M. Quaghebeur, J.-P. Verheggen et V. Jago-Antoine, p. 13).

le recours à ce multilinguisme régional, archaïque, néologique, étranger, commercial et financier, maritime et portuaire contribue à la formation d'un style surchargé, «artiste» [...]. Ces procédés, bons ou mauvais, caractérisaient l'écriture des principaux novateurs de la prose belge, comme Camille Lemonnier et Georges Eekhoud précisément, tous les deux désireux de montrer à la France et au monde que la langue des voisins du Nord n'était pas plus pauvre qu'une autre³³.

Les œuvres des grands classiques belges de l'époque seront donc peu ou prou marquées par cette tendance. Les néologismes, on le voit, ne constituent qu'une forme parmi tant d'autres d'irrégularités du langage... Maeterlinck aussi y eut recours: pour nommer ses domaines imaginaires (Orlamonde) comme pour désigner les territoires de ses pièces (Allemonde)³⁴.

Dans le cas des écrivains issus de la grande bourgeoisie francophone de Flandre, invoquer les causes classiques de l'inconfort linguistique semble fort peu pertinent. Mais il est un autre phénomène général, affectant ceux qui, dans une communauté diglossique, usent d'une langue minoritaire, réservée à quelques fonctions, fussent-elles honorables, et ainsi frappée d'un degré d'artificialité à même d'influer sur l'écriture, comme le ferait l'inconfort linguistique.

L'aventure stylistique marqua donc tout spécialement la fin du XIXe siècle. Mais les héritiers ne manquèrent pas durant la période «française» car la stylistique rebelle sera une des constantes de la littérature belge. On pense en vrac, parmi tant d'autres, au dadaïste Pansaers, aux surréalistes Chavée, Colinet et Mariën, au dramaturge Crommelynck, à l'inclassable Michaux, aux frères Picqueray, à Dotremont,... et même à Magritte qui

avait raison de se croire impuni lorsqu'il peignait des faux (qui valent plus cher sur le marché de l'art que les peintres dont il s'inspirait!), puisqu'il n'était personne (seulement un génie!). Et si ses tableaux portent des titres aussi ludiques, c'est parce qu'il n'accordait aucune importance aux étiquettes, préférant les joyeuses plaisanteries de ses amis à l'académisme pompeux³⁵.

Cette tendance se manifestera aussi dans les genres paralittéraires, comme la bande dessinée. On se souviendra entre autres du langage des *Schtroumpfs* ou des mille jurons tonitruants du capitaine Haddock.

Toutefois, le plus célèbre des héritiers de la génération fin de siècle est, à n'en pas douter, Michel de Ghelderode.

Assurément, la situation d'Adhémar Martens, alias Michel de Ghelderode, était bel et bien différente de celle des écrivains flamands francophones -la plupart bilingues- pour qui l'usage du français était signe d'appartenance aux classes aisées; dans son cas, il n'est pas excessif de parler de profond malaise linguistique et affectif.

33. Nola, J.-P., p. 113.

34. Quaghebeur, M., 1990, p. 118.

35. Berenboom, A., p. 4.

Lucide, il se définissait d'ailleurs lui-même comme un «écrivain désaxé, bizarrement isolé, entre les Flamands dont il n'écrit pas la langue et entre les Français dont il écrit (à sa manière) la langue mais qui ne le supportent pas et ne peuvent le comprendre»³⁶. Conscient que, pour lui, le salut ne résidait ni dans l'utilisation du flamand qu'il parlait mal ni dans une sujétion au modèle français -dans un courrier à Paul Neuhuys, il avoue: «Pas mon genre, la grammaire. [...]. Que c'est difficile d'écrire!»³⁷-, il créera une langue baroque, devenue le signe même de son identité et de son génie. Pour celui qui tenta d'échapper à une vie ennuyeuse et hypocrite en se créant un monde imaginaire et une biographie légendaire, cette écriture de l'excès, qui le fit taxer de *baroque flamboyant*, était aussi une forme d'abréaction.

La solution aventuriste revient à l'honneur dès la fin de la décennie 60. Ici aussi «écriture, langue et politique sont plus étroitement liées qu'on ne le croit généralement»³⁸. Les années 60-70 ne sont-elles pas en effet celles d'importantes mutations littéraires -la littérature de la déconstruction et le Nouveau Roman- et de profonds, voire traumatisants, bouleversements sociaux?

La question de la langue d'écriture se repose donc avec force vigueur alors même que l'Occident (re)plonge dans une nouvelle crise générale -reflétée linguistiquement dans le mythe tenace de la *crise du langage*; l'inquiétude identitaire qu'elle provoque frappe de plein fouet le royaume engagé sur la voie délicate mais inévitable du fédéralisme. En Belgique francophone, ce discours de l'identité sera avant tout un appel à l'histoire matérielle, une demande de mémoire collective, laquelle fut trop longtemps bafouée. Dans cette quête vitale, le langage jouera bien entendu un rôle-clé.

Si le discours caractéristique des années 20-60 ne peut être ressuscité, d'autres voies sont tout aussi vouées à l'échec. Tel le recours aux variétés locales ou encore le métissage linguistique -certes une façon de combattre l'oppression de la norme et de concrétiser l'image en vogue du *bâtard*- car les textes métissés ou dialectisants seraient remisés au rayon des oeuvres populaires dont le sort n'est que trop connu: la mise aux oubliettes ou en quarantaine; de plus, un véritable métissage ne pourrait être qu'un métissage franco-flamand, difficilement imaginable dans le contexte actuel.

A cet effet, Klinkenberg relève comme troisième agent du surgissement du problème de la langue d'écriture le rôle prépondérant joué par les écrivains de Bruxelles dans le courant de la *belgitude*. Or, nous l'avons vu, c'est précisément dans ce bastion que le francophone belge se sent le plus menacé dans sa pratique langagière. Cet inconfort et l'inquiétude qui en émane suscitent logiquement un discours linguistique riche et varié qui joue essentiellement «sur le thème de la langue-exil, de la langue en creux, de la dépossession»³⁹.

36. Telle fut une des réponses de Michel de Ghelderode, fin avril 1936, à un questionnaire sur sa situation linguistique (Voir R. Beyen, p. 438).

37. Cité par A.-M. Beckers, 1987, p. 25.

38. Klinkenberg, J.-M., 1995, p. 8.

39. Klinkenberg, J.-M., 1989, p. 77.

Tout ceci amène à minimiser le facteur social dans le problème de la langue d'écriture. Certes, au XIXe siècle, les écrivains belges provenaient, à quelques exceptions près, des classes culturellement et économiquement privilégiées; mais, depuis les années 20, ils sont davantage issus des classes moyennes, les plus exposées à l'insécurité linguistique. Et tandis que les écrivains de la génération des *lundistes* avaient adopté une attitude puriste face au problème de la différence, ceux de la génération de la crise du pétrole emprunteront une voie plus risquée. Pour certains d'entre eux, l'acte poétique se doublera d'une revendication socio-politique.

C'est principalement sous la forme de subversions et d'entorses à la norme langagière «officielle» et castratrice que se concrétisent les retentissements du discours identitaire. Cela donnera lieu, telle que la définit Klinkenberg, à «une écriture postmoderne, exhibant les tensions qui déterminent les rapports sociaux»⁴⁰, «une écriture dialogique qui peut - mais ce n'est pas la règle- faire un usage éristique de formes régionales»⁴¹.

Le représentant par excellence de cette génération est de toute évidence Jean-Pierre Verheggen qui fait de la langue le protagoniste principal de ses textes:

Ce qui frappe d'abord à la lecture de Verheggen est bien le caractère composite de son écriture. Mélange de vulgarismes, de régionalismes, de mots étrangers, de noms propres de toutes provenances, de préciosités, de tours journalistiques, de tics hérités de la littérature en «bon français», de souvenirs d'école ou de cours de récréation...⁴².

Conscient que les conflits langagiers sont le reflet de luttes vitales, Verheggen pratique, tel qu'il définit lui-même son idiolecte, le *populo-lacanian*, une langue baroque et carnavalesque -au sens bakhtinien du terme-, une langue transgressive et pulsionnelle, un cocktail subtil et explosif qui dynamite tout ordre établi au profit du règne de la discordance. Il est vrai que dans un pays où ils se sentent souvent ignorés, marginalisés, mais où ils ont la chance de ne pas finir en monstres sacrés, les artistes peuvent oeuvrer en toute liberté, sans se soucier de flatter les puissants⁴³. N'était-ce pas déjà la leçon du fameux hibou perché sur l'épaule de Thyl Ulenspiegel?

«La dérision est importante dans la mesure qu'il s'agit d'une question de santé mentale. Se prendre au sérieux est une ouverture à tous les intégrismes»⁴⁴, signale, lui aussi, le populaire José Géal, alias Toone VII.

Certes, le levier initial de l'ironie consiste, pour beaucoup d'écrivains belges, à détourner le premier matériau littéraire, la langue elle-même; mais nombreux sont aussi ceux qui, comme Jean-Luc Outers ou Amélie Nothomb, choisissent de faire des pieds de nez à leur entourage dans un style plus classique. «Ici, le goût de déboulonner les

40. Klinkenberg, J.-M., 1995, p. 8.

41. Klinkenberg, J.-M., 1989, p. 78.

42. Klinkenberg, J.-M., 1991, p. 197.

43. Berenboom, A., p. 4.

44. Cité par M. Danval, p. 40.

idées reçues et les réputations bétonnées passe par le respect apparent des formes et des consignes. Il n'en est que d'autant plus dévastateur»⁴⁵.

Dans une allocution prononcée à l'occasion de l'opération «La langue française en fête» organisée en mars 1997 en Communauté française de Belgique, Bruno Coppens, «ardent défonceur de la langue française»⁴⁶, s'adressait ainsi à celle dont, disait-il, ça allait être la fête!: «Oui je découvre tous les jours qu'il y a en vous tant d'atouts envoûtants que vanter vos atours à l'entour à tout vent m'envoûte tant et tant qu'il est tentant de vous chambouleverser...».

Et de rassurer les inquiets: «Jouer avec les mots n'ouvre pas la porte aux championnats d'orthogaffes. Non, je prétends que le plaisir de jouer avec une langue donne l'envie de mieux la connaître».

La langue française, réalité vivante et dynamique, ne devrait-elle pas en effet être avant tout une source de plaisir et de créativité? Le temps est sans doute venu de modifier l'image assez austère qui s'y attache depuis des siècles pour en offrir une vision nettement plus attrayante.

BIBLIOGRAPHIE:

- BAUDELAIRE, CH.: *Amoenitates Belgicae, Les fleurs du mal et autres poèmes* (1868), Paris, Garnier-Flammarion, 1964.
- BAUDELAIRE, CH.: «Pauvre Belgique!» (1868), *Oeuvres complètes II*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1976.
- BECKERS, A.-M.: *Michel de Ghelderode*, Bruxelles, Labor, Coll. Un livre-une oeuvre, 13, 1987.
- BERENBOOM, A.: «Les Belges rient dans la bergerie», *Wallonie/Bruxelles*, Revue bimestrielle internationale éditée par la Communauté française de Belgique et la Région wallonne, 59, avril-mai 1997, pp. 4-5.
- BERG, CH.: «Lecture» de *Les villages illusoire*s d'Emile Verhaeren, Bruxelles, Labor, Coll. Espace Nord, 23, 1985, pp. 169-194.
- BEYEN, R.: *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*, Bruxelles, Palais des Académies, 1971.
- BLAMPAIN, D., GOOSSE, A., KLINKENBERG, J.-M. & WILMET, M. (sous la dir. de): *Le français en Belgique*, Louvain-la-Neuve, Duculot-Communauté française de Belgique, 1997.
- COPPENS, B.: «Ardent défonceur de la langue française...», *Wallonie/Bruxelles*, Revue bimestrielle internationale éditée par la Communauté française de Belgique et la Région wallonne, 59, avril-mai 1997, p. 39.

45. De Decker, J., p. 38.

46. Coppens, B., p. 39.

- DANVAL, M.: «Au théâtre de Toone le langage bruxellois est l'esperanto de l'avenir», *Wallonie/Bruxelles*, Revue bimestrielle internationale éditée par la Communauté française de Belgique et la Région wallonne, 59, avril-mai 1997, pp. 40-41.
- DE COSTER, CH.: *La légende d'Ulenspiegel* (livre 1) (1867), Bruxelles, Labor, Coll. Espace Nord, 5, 1983.
- DE DECKER, J.: «Mille manières de dérider l'atmosphère. Le rire au théâtre en Belgique francophone», *Wallonie/Bruxelles*, Revue bimestrielle internationale éditée par la Communauté française de Belgique et la Région wallonne, 59, avril-mai 1997, pp. 36-37.
- DE DECKER, J.: «Histoires de rire, folies belgères et autres espiègleries. Approche semi-sérieuse de l'humour dans les lettres belges», *Wallonie/Bruxelles*, Revue bimestrielle internationale éditée par la Communauté française de Belgique et la Région wallonne, 59, avril-mai 1997, pp. 38-39.
- FRANCARD, M.: «Le français en Wallonie», *Le français en Belgique* (sous la dir. de D. Blampain, A. Goosse, J.-M. Klinkenberg et M. Wilmet), Louvain-la-Neuve, Duculot-Communauté française de Belgique, 1997, pp. 229-237.
- GARSOU, M.: *L'image de la langue française. Enquête auprès des Wallons et des Bruxellois, Français & Société 1*, Bruxelles, Service de la langue française, Direction générale de la Culture et de la Communication, 1991.
- GRUPE DU LUNDI: *Manifeste*, Bruxelles, Impr. Van Doorslaer, 1er mars 1937.
- KLINKENBERG, J.-M.: «Le problème de la langue d'écriture dans la littérature francophone de Belgique de Verhaeren à Verheggen», *Rencontres littéraires francophones. L'identité culturelle dans les littératures de langue française*, Actes du Colloque de Pécs, 24-28 avril 1989, Paris, Agence de Coopération culturelle et technique / Pécs, Presses de l'Université de Pécs, 1989, pp. 65-79.
- KLINKENBERG, J.-M.: «Verheggen ou la naissance du langage», *Lecture de Pubères, putains, porches, porchers - stabat mater* de Jean-Pierre Verheggen, Bruxelles, Labor, Coll. Espace Nord, 64, 1991, pp. 193-215.
- KLINKENBERG, J.-M.: «Une langue, une communauté», *Wallonie Bruxelles, une même passion: la langue française*, Wallonie/Bruxelles, Revue bimestrielle internationale éditée par la Communauté française de Belgique et la Région wallonne, 53, octobre 1995, pp. 4-9.
- KLINKENBERG, J.-M.: «Les arts de la langue», *Le français en Belgique* (sous la dir. de D. Blampain, A. Goosse, J.-M. Klinkenberg et M. Wilmet), Louvain-la-Neuve, Duculot-Communauté française de Belgique, 1997, pp. 401-413.
- LAFONTAINE, D.: *Les mots et les Belges. Enquête sociolinguistique à Liège, Charleroi, Bruxelles, Français & Société 2*, Bruxelles, Service de la langue française, Direction générale de la Culture et de la Communication, 1991.
- LAFONTAINE, D.: «Les attitudes et les représentations linguistiques», *Le français en Belgique* (sous la dir. de D. Blampain, A. Goosse, J.-M. Klinkenberg et M. Wilmet), Louvain-la-Neuve, Duculot-Communauté française de Belgique, 1997, pp. 381-390.
- LEBOUC, G.: *Le belge dans tous ses états. Dictionnaire de belgicisms, grammaire et prononciation*, Paris, Bonneton, 1998.

- NEIRYNCK, J.: *Le siège de Bruxelles*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996.
- NOLA, J.-P.: «Le «babélisme» de Georges Eekhoud dans *La Nouvelle Carthage* (1888)», *Actes du XLIIIe Congrès de l'Association* (22 juillet 1991), Palerme, (document dactylographié).
- PIRON, M.: «Le problème des littératures françaises marginales», *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*, t.XLIV, 4, Bruxelles, 1968, pp. 40-49.
- POHL, J.: *Les variétés régionales du français. Etudes belges (1945-1977)*, Bruxelles, Ed. de l'Université, 1979.
- QUAGHEBEUR, M.: «Balises pour l'histoire de nos lettres», *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des Lettres belges de langue française, 1982, pp. 9-202.
- QUAGHEBEUR, M.: «Entre image et babil», *Un pays d'irréguliers* (textes et images choisis par M. Quaghebeur, J.-P. Verheggen et V. Jago-Antoine), Bruxelles, Labor, Coll. Archives du futur, 1990, pp. 109-130.
- QUAGHEBEUR, M., Verheggen, J.-P. & Jago-Antoine, V. (textes et images choisis par): *Un pays d'irréguliers*, Bruxelles, Labor, Coll. Archives du futur, 1990.
- TROUSSON, R.: *Charles De Coster ou la vie est un songe. Biographie*, Bruxelles, Labor, Coll. Archives du futur, 1990.
- VERHAEREN E.: *Les villages illusoirs* (1895), Bruxelles, Labor, Coll. Espace Nord, 23, 1985.